

Paris, le 22 novembre 1879.

Mademoiselle et chère amie,

Je ne vous avais pas eue morte. Je suis convaincu que vous n'avez pas encore dit votre dernier mot, que le moment où vous le direz est bien éloigné encore et qu'en attendant nous pourrions prolonger longtemps ces causeries qui sont pour moi une fête sans cesse renaissante et que vous seule bien mieux pouvez encourager à continuer. Un je ne sais quoi me dit qu'à la force de votre génie et de votre constitution intellectuelle correspond une constitution physique forte aussi, et c'est cela qui m'a rassuré sur l'issue de la vie que vous traversez et que je ne connaissais qu'imparfaitement. Le petit billet que vous avez eu la bonté de m'envoyer m'avait appris du reste que vous n'étiez pas en danger, et je m'expliquais votre silence par le besoin que vous deviez éprouver de ne pas entretenir votre conversation par des fatigues inutiles. J'ai été heureux d'apprendre que vous vous rapprochiez de l'état ^{normal} ~~normal~~, et je

vous en félicite d'autant plus vivement que les névralgies sont
un mal bien douloureux. Je le sais hélas! par expérience. J'en
souffre régulièrement tous les printemps et tous les automnes,
avec cette inconstance aggravante que je ne puis pas ménager
mes forces et ma santé comme il le faudrait. Le sommeil,
même amené par des moyens artificiels, la chaleur et le repos;
voilà ce que je prends la liberté de vous recommander et qui
ràtera, j'en suis sûr, votre complet rétablissement. S'il ne s'ap-
pait que de ^{mes vœux} moi, vous auriez obtenu déjà votre extrait et
votre belle humeur. Ne croyez pas, du reste, que j'aie renoncé
à l'idée de vous voir faire le voyage de Paris. L'année pro-
chaine vous ne serez pas moins vaillante que vous ne l'avez
été cet été, et si, cette année, le projet ne vous a pas effrayé,
je ne vois pas pourquoi il vous ferait reculer l'année pro-
chaine. Vous n'attendrez pas que l'humidité s'abatte sur
Jehl et vous vous embarquerez à temps.

Je savais bien que l'admiration de mon ami fran-
comtois pour vos œuvres ne vous laisserait pas indifférent.
M. Boret est un ami des lettres avec vûe pour satisfaire
à tous ses goûts; il est non seulement lettré mais encore
bibliophile, et il dépense des sommes folles pour enrichir sa
bibliothèque. Vos poésies y tien dront une belle place, non pas

par l'habit que vos éditeurs leur ont donné et dont
l'élégance est contestable, mais par leur valeur propre. Il doit
vous être doux de recevoir ainsi des régions les plus loin-
taines des témoignages prouvant qu'après des dégrats vos
œuvres sont appréciées à leur vraie valeur. J'ai bonne envie
de me réjouir de ce que les Russiens et les Allemands en gé-
néral ne vous accordent pas tout-à-fait la place que vous
méritez: si ma modeste étud. pouvait vous donner un don-
nement venant de la France et augmentant un peu
votre sympathie pour ma patrie, je croirais avoir accompli
une bonne action et joué pour ainsi dire un bon tour pour
aux gens de Nord pour lesquels j'éprouve une haine indéfinis-
sible.

Let hiver, je m'occuperai de Kenau. Je m'intéresserai longuement
sur sa biographie et je ne donnerai que peu de traductions.
Il est intraduisible. Le contour de sa pensée est beaucoup plus
fuyant que le votre, et on ne peut la faire entrer dans
le cadre si admirablement net de la prose française. Votre
talent à vous se rapproche beaucoup plus des talents
français. Partout de la clarté, partout de la lumière! Ceci ne
vaut pas dire que je n'apprécie pas Kenau. Je trouve qu'il
est le plus grand des ⁽¹⁰³⁾poètes lyriques masculins. Mais je

serai réduit à le dire sans pouvoir le prouver comme je le
voudrais. La vie, d'ailleurs, suffira à le rendre intéressant. Comme
vous l'avez sans doute un peu connu et que vos relations vous
ont renseigné évidemment sur ce point délicat et important
de sa vie, je voudrais vous prier de me dire ce que vous pensez
et ce que vous savez de ses rapports avec la femme qu'il a
aimée pendant douze ans. Il n'est pas difficile de deviner, en
lisant Schurz, que cette femme était la femme du poète
Loewenthal. Or Loewenthal était l'ami de Lenau. Loewenthal
connaissait-il les relations de Lenau avec Sophie? Evidemment.
Il ne pourrait pas les ignorer pendant douze ans. Et dans ce
cas, comment expliquer ce laisser-faire? Et s'il les ignorait, com-
ment expliquer la conduite de Lenau? C'est là une affaire qui
froisse extraordinairement tous mes sentiments, et comme j'aime
passionnément la poésie de Lenau, je ne voudrais pas me laisser
aller à juger trop sévèrement sa personne. Je serais bien aise
d'avoir de vous un renseignement sur ce point. Dans le monde
lettré qui vous entoure, il ne se peut pas qu'on ne sache pas
ce qui en a été. Je vous demande infiniment pardon d'appeler
votre attention sur une affaire de cette nature, mais je ne puis
m'adresser qu'à vous, ne connaissant pas de Viennois à qui
je serais autorisé à demander le renseignement en question.



Excusez-moi par la raison que je ne puis pas éviter de parler de l'incident et que, d'autre part, je désire être juste et indulgent.

Je ne sais quels développements aura mon étude sur Senau; mais je ne crois guère qu'elle puisse être plus courte que celle que je vous ai consacrée, l'article sur Truckersleben a à peu près la même longueur. Les trois réunis feront probablement un volume de 400 pages, y compris une courte préface. J'avais primitivement l'intention d'y joindre l'étude sur Grün. Mais cela ferait, je crois, un trop gros livre. D'ailleurs, j'attends la biographie de Grün par Frankl, que la Nouvelle Presse Libre, je crois, a annoncé il y a plus d'un an. Dans cet état des choses, il m'est venu l'idée de lancer au mois de janvier ou de février de 1881 le premier volume contenant Senau, Betty Daoli, Truckersleben. Ce serait un ballon d'essai qui pourrait réunir d'autant plus qu'il ne serait pas trop chargé. S'il réussissait, un deuxième volume pourrait suivre deux ou trois ans plus tard, et enfin un troisième volume d'ait ces études. Cette combinaison aurait en outre l'avantage de m'engager vis-à-vis du public: il faut toujours compter avec sa ^{propre} paresse, venir avec elle et chercher à la tromper. L'engagement une fois pris dans la préface du premier volume, il serait plus difficile à ma paresse de triompher de mes bonnes résolutions; la publication d'un premier volume aurait encore et davantage de me

le bûcher de l'engagement le plus considérable que j'ai pris, d'ailleurs que j'ai pris vis-à-vis de vous, et de faire prendre patience aux autres personnes (même de Knorr) à qui j'ai fait des promesses, et qui ne disent que je m'appête à faire honneur à ma parole. Attendez que tout soit fini et faire paraître à la fois deux ou trois volumes ne me paraît pas pratique. Mon éditeur est de cet avis, et je serais heureuse d'avoir le vôtre. Si tout le monde était d'aujourd'hui, on commencerait à imprimer dès que l'on en sera sûr, c'est-à-dire au printemps, et on paraîtrait l'hiver prochain. Il n'y a qu'une chose qui me gêne un peu le plaisir que je me promets de mon travail: c'est qu'il sera moins le bienvenu auprès du public français qu'il ne l'aurait été si vos hommes d'état n'avaient pas eu besoin s'allier contre nous avec les oiseaux de proie de Berlin. Nous savons bien que l'Autriche n'a pas et n'aura jamais d'intentions agressives à notre égard; mais nous ne pouvons pas non plus admettre qu'elle aide l'Allemagne à garder l'Alsace qu'elle nous a cédée et qui veut rester française. La France ne renoncera jamais à reprendre l'Alsace, et c'est là que vous aidez les Prussiens à défendre leur ~~territoire~~ ^{proie} (ce refroidi considérablement les sympathies que mes amis avaient pour l'Autriche. Pour faire réussir mon livre, il faudra s'adresser, non plus au sentiment, mais à la curiosité de l'esprit. Quoi qu'il en soit, je ne me laisserai pas arrêter par ces considérations

et en continuant mon travail, j'oublierai pour ma part que les
Viennois répondront peut-être par des coups d. fusil, sur les champs
d. bataille d. l'Alsace, à la sympathie que leur témoigne un enfant
d. l'Alsace. Quant aux sentiments que je vous ai vus, il est inu-
tile d. vous dire que la politique ne les atteindra jamais. ^{7^{me}} Vous
pourriez pas douter.

Ceci m'amène à la querelle que vous m'avez cherchée et qui
m'a comblé d. joie. Si vous savez combien elle m'a fait plaisir!
Vous me demandez pourquoi je ne vous ai jamais demandé
votre photographie. Bon Dieu, la raison en est bien simple, ou plu-
tôt il y a deux ou trois raisons, toutes plus simples les unes
que les autres. Tout d'abord, je n'avais avec la grâce que vous
opportez dans vos relations pour ~~avoir~~ avoir pu deviner que si
je vous demandais votre photographie, vous ne répondriez en man-
ifestant le désir d'avoir la mienne — ce fut-ce que par coquetterie. Or,
la mienne n'existe pas. Je l'ai fait faire à vingt ans, mais il n'en
existe plus d'exemplaires, et, depuis, j'ai refusé obstinément d. poser.
Je ne voulais pas vous prendre en trahison. Voilà ma première raison.
La seconde, c'est que je ne me croyais pas le droit d. vous de-
mander ce témoignage d'amitié et d. confiance. Je ne craignais rien
tant que d. paraître indiscret et prétentieux. En général, la vie
m'a rendu modeste et m'a appris à ne plus rien demander de
tout. La résignation est la vertu qui m'a été imposée le plus, si bien
que je la pratique peut-être à tort, dans des circonstances où elle



la confirmation, puisque vous le voulez bien. Je vous ai envoyé ce qui a paru de
me vous écrivant pas maintenant, car j'ai l'impression de vous envoyer la suite
me m'occupe d'un rituel. Ag. La bonté à me précéder au cas où les deux numéros

risque d'être mal interprété. Ma troisième raison est un aveu, une
confiance. Il y a plus d'un an que je me consulte pour savoir si je me
réquiescrai. Mes hésitations ont été renforcées par la découverte que j'avais
eu faire que ma démarche vous paraîtrait indiscret. Vous vous sou-
venez peut-être que vous avez eu la bonté de m'envoyer un petit volume
contenant une esquisse biographique de M. Kompart sur vous. Or,
en regardant bien, j'ai vu que le volume devait contenir un portrait
de vous, tel que vous étiez il y a quelques années: ce portrait avait
disparu. Je me suis dit que vous l'auriez coupé, ne désirant pas
qu'il circule et qu'il tombât sous mes yeux. Cette disparition a été
pour moi un aversissement, et j'ai refoué mon désir. Mon silence, vous
le voyez, a été tout autre chose que de l'indifférence, encore moins
une injure.

Huralement, je me suis trompé. Mais cela ne m'avance pas, à moins
que vous ne soyez d'une générosité véritablement royale; je n'aurai, ni
aujourd'hui ni demain, mon portrait à vous envoyer en échange du vôtre.
Soyez magnanime jusqu'au bout, et traitez-moi comme vous traitez ces
milliers d'obscur admirateurs qui vous prient de leur envoyer votre image,
et auxquels vous ne songez pas à demander la leur. Et soyez comme je
suis bien aise de me démasquer et de jeter bas ma discrétion: je vous avoue
vrai que je ne serais pas encore satisfait si vous m'envoyez votre photo-
graphie d'aujourd'hui; je voudrais en avoir deux ou trois de différents
âges, afin de bien me représenter Betty Baoli tout entière. Voilà ce que c'est
que de déchaîner l'egoïsme de l'homme: donnez-lui le petit doigt, il vous
prendra la main, il vous prendra la vie. Je m'arrête là; j'aurais encore
cent choses à vous dire, mais ma tête se trouble; je suis très souffrant
de la grippe, mon urinaire est en feu et je vois à peine ce que j'écris. A bientôt

l'usage - moi, dans Mandemsielle et dans, à l'usage de tout ceux. A. Marchand.